

Ballard, Michel & Ahmed El Kaladi (éds) (2003). *Traductologie, linguistique et traduction*. Collection "Traductologie". Arras: Artois Presses Université. 305 p.

Sous le titre "Traductologie, linguistique et traduction" Michel Ballard et Ahmed El Kaladi ont recueilli les communications du colloque organisé par le CETRA à Arras les 23 et 24 mars 2000. Ce recueil de communications nous donne un panorama des relations entre traductologie et linguistique et entre traduction(s) et linguistique, ainsi que de la diversité des approches de ces relations.

Les dix-neuf textes se divisent en quatre catégories. Le premier groupe d'articles (ceux de Arcaini, Joly, Tomasziewicz et Gallagher) traite, en général et de façon théorique, des relations entre la linguistique et la traductologie. Une deuxième série de textes (ceux de Bottineau, Richet, Salama-Carr, Tenchea et Jamet) aborde des problèmes linguistiques précisés à l'aide de traductions. Les articles du troisième groupe (ceux de Jonasson, Metrich, O'Kelly, El Kaladi, Pilliere, Peeters et Ballard) ont comme points communs de traiter de problèmes de traduction, liés à un couple spécifique de langues et illustrés par des extraits de textes littéraires et de leurs traductions. En dernier lieu sont abordées la réalité de l'autotraduction (par Bueno García et Villequin-Mongouachon) et la nécessité de la critique de la traduction (par Hewson).

Chacune de ces quatre parties présente à son tour dans un ordre de succession logique une diversité de thèmes et de perspectives de recherche. Après les réflexions générales sur la relation entre linguistique et traductologie dans les textes d'Arcaini et de Joly, le domaine linguistique considéré se restreint dans les deux textes qui suivent. Tomasziewicz se concentre sur la relation entre "textologie contrastive" et traductologie. Elle nous expose son étude comparative de plusieurs modèles de textes dans les trois langues, le polonais, le français et l'allemand. Gallagher met l'accent sur la relation d'interdépendance entre "la linguistique contrastive" et la traductologie. Il envisage cette interdépendance sous deux angles: "l'utilisation des traductions à des fins contrastivistes" (58) et "l'utilisation des études contrastives à des fins traductologiques" (64).

La deuxième partie commence par deux articles traitant chacun d'un thème linguistique au niveau microstructurel: la signification des suffixes anglais *-y* et *-ous* (Bottineau) et la réalité de l'interjection étudiée à partir de sa traduction (Richet). Richet conclut que "la traduction fonctionne pleinement comme représentation, comme mise en scène du sens implicite de l'interjection" (97). L'article de Salama-Carr sur "l'implicite en traduction" et celui de Tenchea intitulé "explicitation et réduction dans l'opération traduisante" se rapportent à celui de Richet, mais déplacent l'accent vers la traductologie. L'article de Jamet sur la métaphore et sa traduction effectue la transition entre le deuxième et troisième groupe de textes.

La troisième partie se concentre sur des problèmes concrets de la traduction: la traduction des marqueurs d'empathie (Jonasson), des particules modales (Metrich), de temps et aspects (O'Kelly), du discours rapporté (El Kaladi), du style minimaliste (Pilliere), des collocations (Peeters), des hyperonymes et hyponymes (Ballard). La plupart des auteurs basent leur étude sur le couple anglais/français, à l'exception de Jonasson, Metrich et El Kaladi. Jonasson travaille avec le couple français/suédois, Metrich avec le couple allemand/français et El Kaladi travaille avec l'arabe, l'anglais et le français. En ce qui concerne la relation entre linguistique et traductologie, c'est surtout l'article de Peeters qui, parmi les textes de cette partie, indique une nouvelle direction. Dans son étude sur les collocations, il dépasse le niveau de la linguistique en interprétant la traduction comme service social avec une dimension éthique de valorisation. Aussi Ballard constate vers la fin de son article que l'utilisation du parcours que constitue la relation hypero-hyponymique "reste soumise à la subjectivité du traducteur" (258), mais les choix et la créativité du traducteur ne sont pas comme dans le texte de Peeters reliés à des valeurs exigées.

À la fin du recueil se trouvent deux articles sur l'autotraduction: une introduction dans le domaine de l'autotraduction par Bueno García et l'étude appliquée de Villequin-Mongouachon fondée sur une nouvelle de l'auteur bilingue Vernon Lee (*La voix maudite / A wicked voice*), et un article sur la critique de la traduction (Hewson) qui, à mon avis, ne donne pas de critères assez clairs pour la critique de la traduction.

La structure décrite ci-dessus ne se manifeste pas dans la forme du recueil et l'introduction réduite à un "avant-propos" mentionne qu' "on trouvera, en début et en fin de ce recueil des réflexions générales sur la traductologie, ses rapports avec la linguistique, l'opération traduisante et l'autotraduction"(7) sans citer à quels articles on se réfère. Ni dans l'avant-propos, ni dans le texte de conclusion de Demanuelli, n'est décrit le lien entre les articles. Des deux jours de colloque, Demanuelli retient trois notions importantes qu'il met en caractères gras: la notion d'écart, la notion d'empathie et le traducteur comme réécrivain. Ma propre lecture me permet de relever encore deux autres idées importantes dans la recherche traductologique actuelle. Richet, Tenchea et Pilliere arrivent à des conclusions pouvant contribuer à la recherche sur les caractéristiques de la langue traduite. Des études de ces auteurs ressort la tendance du traducteur "de considérer la traduction comme une explicitation" (97). D'autres auteurs ouvrent le chemin vers la recherche (inter)culturelle de la traduction. Dans sa conception de la traduction, Joly tient compte du contexte culturel et situationnel. Tomaszkiwicz étudie comment la révolution politique et économique en Pologne influe sur les modèles de textes existants et la naissance de nouveaux modèles. Peeters conclut que les collocations doivent être "acclimatées". Bueno García et Villequin-Mongouachon interprètent l'autotraduction comme réécriture.

Un point intéressant, qui a certainement été discuté pendant le colloque, se trouve dans le texte de Peeters, plus précisément dans la note en bas

de la dernière page de son article. Il écrit: “Alors que nombre de communications de ce colloque s’intéressent à la mise en rapport de deux textes à travers divers aspects “linguistiques” [...], cet article prend le parti de questionner la fidélité en quittant le terrain “linguistique” et en interrogeant la construction du document à traduire dans sa langue de départ et du document traduit dans sa langue d’arrivée.” (244) La discussion citée dans cette note ne se manifeste pas dans la structure du recueil et, elle n’est menée explicitement ni dans l’introduction, ni dans la conclusion. Les éditeurs qualifient leur œuvre comme “études réunies” et la pluralité se montre plus importante que l’unité. Il s’agit d’un recueil de communications de colloque, ce qui apparaît quelques fois dans le style et le système de références. Salama-Carr commence son article par les mots: “Si j’ai choisi de parler ici [...]” (99) , aussi, Bueno García s’adresse directement à son public: “Étant donné les limites évidentes de cette intervention, [...]” (266) et “Mais si j’avais au moins réussi à vous convaincre [...]” (275). Dans quelques articles, la bibliographie présente des imperfections. Le texte de Bottineau n’a pas de bibliographie du tout. Dans le texte de O’Kelly enfin, les références intratextuelles n’ont pas été adaptées à la pagination du recueil.

L’avantage des “études réunies” est, qu’elles offrent à ceux qui veulent s’initier au domaine des relations entre linguistique, traductologie et traduction, une grande diversité de relations et d’approches. Dans leur avant-propos, les éditeurs écrivent que le recueil “a été conçu comme un outil de travail et un ouvrage de référence” (8). Malgré le manque d’index, ce recueil donne l’impulsion à des études plus approfondies et à une recherche qui tente d’intégrer les approches linguistique et extralinguistique, ce que Peeters a formulé comme défi pour l’avenir: “Le défi que doivent relever, à l’avenir, les traductologues est d’intégrer ces deux approches de façon cohérente.” (244)

Leona Van Vaerenbergh – Hoger Instituut voor Vertalers en Tolken, Antwerpen

***Cahiers Chronos*, 9 (2002). *Les temps du passé français et leur enseignement*. Amsterdam/Atlanta: Rodopi. 241 p.**

Il n’est pas étonnant qu’une revue consacrée à la référence temporelle et dont la réputation n’est plus à établir, décide d’étudier les temps du passé dans une perspective didactique. Le propos du neuvième numéro des *Cahiers Chronos*, dont les 12 contributions ont été présentées au colloque *Les temps du passé français et leurs enseignement* qui s’est tenu le 15 mars 1999 à Aston, est des plus pertinents. Il s’agit d’une part de présenter des réflexions critiques sur les descriptions existantes des temps du passé et de leur enseignement et de l’autre d’offrir des pistes d’analyse dans le but d’affiner la structuration du système de l’autre.

Les chercheurs ont tenu leur pari: les présentations offrent des analyses intéressantes des grammaires et manuels (cf. Rideout & Judge) et n'hésitent pas à aborder de front deux aspects difficiles pour les apprenants même avancés, à savoir la différence entre l'imparfait et le passé composé/passé simple (cf. Rideout, Labelle, Molendijk, Judge, Labeau & Howard) et l'utilisation de l'imparfait, du passé composé et du passé simple dans des textes écrits (cf. Engel & Facques). Dans une approche didactique des temps du passé, il est effectivement important de distinguer d'une part les valeurs du passé composé qui s'apparentent à celles du passé simple (et qui s'opposent donc principalement à l'imparfait) et d'autre part les valeurs du passé composé qui s'opposent précisément aussi bien à celles du passé simple qu'à celles de l'imparfait. Les deux contributions consacrées au seul participe passé viennent compléter les autres propositions par des analyses sémantiques (Ritz & Larrivé).

Si la plupart des analyses s'avéreront surtout intéressantes pour un enseignement du français à un niveau avancé, il en va différemment de la contribution de Urszula Paprocka-Piotrowska. "*Mais dans ce moment le chien est venu* ou comment les apprenants formels polonophones s'approprient le système temporel du français" vise à analyser le développement de la compétence linguistique portant sur l'expression de la temporalité entre des apprenants après 6 et 12 mois d'acquisition.

Dans "Écarts entre manuels et réalités" Anne Judge fait un relevé intéressant des descriptions du système des temps de passé à travers une série de manuels pour francophones, pour étrangers et des manuels anglais. Son point de départ, celui d'une enseignante de FLE, la pousse à faire une analyse rigoureuse de la faute et à s'intéresser à un temps du passé trop souvent oublié, mais bien utile pour les étudiants, le présent narratif.

Dans "Les nouveaux temps du passé?", Dulcie M. Engel brosse un aperçu général des différents temps du passé, mais se concentre surtout sur les rapports entre l'imparfait, le passé composé et le passé simple et de leur "malaxage". Les exemples donnés (3, 4) sont utiles, car ils mettent bien en lumière différents aspects de la problématique. Il va de soi que le livre que Dulcie M. Engel avait déjà consacré en 1990 à cette question, *Tense and Text: A study of French Past Tense*, reste également une source inestimable pour l'enseignant de français désireux d'aborder avec ses apprenants avancés ce point de grammaire épineux. Bénédicte Facques prolonge cette réflexion dans "Passé composé, imparfait et présent dans les récits journalistiques: des alternances aux ruptures temporelles". En étudiant les alternances temporelles dans différents types de textes (récits journalistiques, fictionnels, historiques, ainsi que discours rapporté) elle souligne l'importance d'une combinaison de l'étude prescriptive des grammaires et de l'analyse descriptive des textes, ce qui a l'avantage de confronter les apprenants à l'imbrication des deux niveaux d'analyse: la grammaticalité et la textualité.

"L'opposition perfectif/imperfectif dans le passé français" de Douglas L. Rideout analyse dans une perspective aspectuelle l'opposition entre le

prétérit et l'imparfait en accordant une attention toute particulière à certains verbes modaux (*pouvoir* et *vouloir*) et autres (*savoir* et *connaître*). Françoise Labelle, dans "Points et aspects en français et en anglais", traite de la même problématique en y ajoutant une analyse comparative. Les oppositions internes aux français formulées par Rideout, combinées avec celles entre l'anglais et le français de Labelle peuvent s'avérer particulièrement éclairantes pour les apprenants. Martin Howard étudie dans "L'acquisition des temps du passé en français par l'apprenant dit avancé: une approche lexicale" la pertinence d'une approche lexicale pour la description de la temporalité. L'opposition entre verbes d'état, verbes d'activité, verbes d'accomplissement et verbes d'achèvement permettent en effet de compléter les analyses aspectuelles. Dans "Circonstants atténuants?: L'adjonction de localisateurs temporels aux formes passées dans la production écrite d'apprenants anglophones avancés" Emanuelle Labeau combine une analyse du type lexical avec un examen de la possibilité d'adjonction de différents circonstants temporels. L'étude s'inspire d'un corpus de fautes commises par des apprenants avancés. Non seulement les analyses présentées par Emanuelle Labeau, mais également les exemples qu'elle fournit sont en effet, comme le souligne Anne Judge dans les "Conclusions du colloque" "spécialement intéressants". Elle ajoute: "J'essaierai de me servir de certains d'entre eux l'année prochaine" (234), une remarque dans laquelle bon nombre d'enseignants de français se reconnaîtront.

L'apport le plus innovant vient de Arie Molendijk. "La structuration logico-temporelle du texte: le passé simple et l'imparfait du français" s'éloigne résolument des analyses traditionnelles des temps du passé. L'auteur en formule une critique très sévère et les juge "souvent peu maniables ou même fausses" (91). Arie Molendijk avance un modèle d'analyse textuelle stimulant qui s'efforce de rendre compte des (im)possibilités d'emploi de l'imparfait et du passé simple en combinant des liens logiques (narration, causalité, conséquence, concomitance, incidence et méronomie) et les rapports temporels (postériorité, antériorité, simultanéité globale, inclusion temporelle...). Il s'agit là d'une approche originale et indéniablement stimulante.

Katrien Lievois – Hoger Instituut voor Vertalers en Tolken, Antwerpen

Delisle, Jean, Lee-Jahnke, Hannelore & Monique C. Cormier (2003). *Terminologie van de vertaling*. Vertaald en bewerkt door Henri Bloemen & Winibert Segers. Nijmegen: Vantilt. 213p.

"Onmisbaar naslagwerk voor vertalers en vertaalwetenschappers" wordt in de folder aangekondigd; verderop wordt de doelgroep nog uitgebreid tot "tolken, studenten vertaalkunde, vertaaldocenten, vertaalcritici en recensenten".

ten van vertalingen”. Dit lijkt me erg hoog gegrepen: elke deelgroep zal vanuit de eigen invalshoek wel deze of gene term missen of overbodig vinden, te algemeen of te specialistisch, te uitgebreid of te summier...

Na een Woord vooraf (5-9) komt het corpus (13-183) met één term per pagina, daarna volgen 11 schema's (187-197) en een index (201-213) met vier aparte registers van Duitse, Engelse, Franse en Spaanse termen.

“Deze vertaling en bewerking wil, zoals het origineel, op de eerste plaats ertoe bijdragen dat er over het fenomeen ‘vertaling’ op een min of meer eenduidige manier kan worden gesproken. [...] Net als het origineel streeft [dit boek] naar praktische bruikbaarheid. Daarom is dit naslagwerk geen lexicon van vertaalwetenschappelijke termen; het probeert zelfs zoveel mogelijk vertaalwetenschappelijk en ander jargon uit de definities te weren.” Zo luidt het in het Woord Vooraf (5). Naast termen uit de vertaalwetenschap vinden we ook begrippen uit de grammatica, de linguïstiek, de didactiek en de retorica. De termen zijn inderdaad glashelder gedefinieerd (ook wanneer het om een vrij complex begrip als bv. *aspect* gaat) en via eventuele antoniemen en verwijzingen naar verwante termen vinden ze hun plaats in een netwerk. Ook voorbeelden en duiding zijn adequaat (zo wordt bv. *compensatie* op een halve pagina bondig én trefzeker in kaart gebracht), maar het was blijkbaar niet altijd mogelijk meteen voorbeelden te vinden: de vertalers/bewerkers zijn dan ook “blij met elk voorbeeld dat ter overweging wordt aangedragen.”

“Deze vertaling en bewerking neemt nagenoeg alle termen van het origineel op, zij het niet altijd als lemma. [...] De bewerkers hebben zoveel mogelijk rekening gehouden met het bestaande gebruik of ook met de afwezigheid van bepaalde termen in het Nederlandse discours over vertalen”(7). Ik wil het vakmanschap en de goede trouw van de bewerkers niet in twijfel trekken, maar ik had toch graag geweten welke auteurs hierbij als ijkpunt gediend hebben. De enige ‘bewijsplaats’ voor deze ingreep is het ontbreken van (een of meer) anderstalige equivalenten bij een aantal termen. Er wordt geen *Lijst van geraadpleegde werken*, laat staan een *Bibliografie* opgenomen en ook in het corpus valt geen enkel verwijzend spoor te bespeuren. Wie dieper wil graven, vindt dus bovendien ook geen vertrekpunt. Dit laatste is voor mij de enige fundamentele kritiek.

Over het al dan niet opnemen van termen (*bagage*, *tekst*, *zin*, *taalgevoel*, *woordenschat*, *documentatie* zijn te algemeen; *catachrese* is te specialistisch) kan je uiteraard eindeloos van mening verschillen. Over definities en (al dan niet) voorbeelden evenzeer. Vandaar dat wat volgt niet meer dan overwegingen zijn, in de hoop dat die, samen met het zout dat anderen op weer andere slakjes leggen, iets kunnen aanbrengen voor een volgende editie.

- Bij *anglicisme* wordt ons op het hart gedrukt dat *leenwoorden* en *leenvertalingen* daar niet onder vallen, bij de overige –ismen vervalt deze nuttige toelichting. De definitie van de vier opgenomen -ismen (waarom die beperking en waarom geen ‘koepel’lemma *barbarisme*?) en van *interfe-*

rentie begint telkens heel stoer: “*Taalfout*”, maar eindigt naar mijn smaak veel te vrijblijvend: “hoewel de *doeltaal* eigen oplossingen aanbiedt”; waarom niet “hoewel die in strijd zijn met het eigen taalgebruik” of “hoewel die tegen het Nederlandse taaleigen indruisen”?

- Bij *tussenvertaling* had ik toch ook wel de term *kettingvertaling* verwacht en waarom moeten de tolken het zonder hun geijkte *pivot-* en *relais-taal* stellen? Ik heb trouwens maar weinig specifieke tolkterminologie aangetroffen.
- “Een weglating is in sommige gevallen een vertaalfout” maar kan ook “taalgebonden of vertaalgebonden zijn”; zo’n taalgebonden, idiomatisch bepaalde weglating noem ik sinds jaar en dag een *nulvertaling* (*traduction zéro*) en dat is een vrij typisch geval van *servitude*. In het Franse register word ik voor *servitude* doorverwezen naar *contrainte* en kom ik terecht bij *eisen* (“regels die door instanties buiten de tekst aan een vertaling worden opgelegd en die de keuzemogelijkheden beperken”); ik heb dat altijd anders gezien: als je kan kiezen tussen verschillende, correcte vertalingen, dan zijn dat *opties*; als je keuze idiomatisch bepaald (en beperkt) wordt, is dat een *servitude* en dat lijkt me toch wat anders te zijn dan “commerciële overwegingen van de uitgever, *redactionele conventies*, specifieke bedrijfsterminologie, wensen van de opdrachtgever”, die als voorbeelden van *eisen* (*contraintes*) vermeld worden.
- Ook voor mijn oude vertrouwde *transpositie* moet ik via het Franse register, waar “transposition: zie *recatégorisation*” me bij *verandering van grammaticale categorie* brengt; dat lijkt mij toch eerder een omschrijving dan een term. Is *transpositie* out? (Als Frans equivalent wordt ook enkel *recatégorisation* vermeld.)
- Het begrip *economie* heb ik –Vinay en Darbelnet achterna – altijd gezien als ‘minder woorden’, het tegenovergestelde dus van *amplificatie* (‘meer woorden’); hier wordt *economie* geduid als “verschil in woordomvang” met *inkrimping* en *uitbreiding* als vormen ervan. Ik kan daar perfect mee leven, maar het wordt wel even aanpassen.
- Wanneer ik aan een student een cijfer moet toekennen, heb ik bijzonder weinig boodschap aan: “Een vertaalfout kan licht, halfzwaar of zwaar zijn.” In de schema’s lees ik dat er drie soorten van *vertaalfouten* zijn: *interpretatiefout* (wat de ‘ouwe garde’ een *faux sens* noemt), *ondervertaling* en *oververtaling*. Waar is in dit plaatje de *contresens* gebeven? Is dat een *zware* vertaalfout? Als je –ten onrechte – iets niet vertaalt, maak je een vertaalfout, dat wordt trouwens bij *weglating* vermeld. Je kan ook een hele zin of een volledige alinea ‘vergeten’. Is dat dan een superzware *ondervertaling*? Of zijn er wel meer dan enkel de drie vermelde vertaalfouten? Bij *taalfouten* mis ik bv. ook de *grammaticale* fout. Een *modulatie*-schema lijkt me overigens ook een bijzonder nuttige aanvulling.
- Ik lees bij Bloemen en Segers enkel vertalen *uit* en *in*, hoewel Van Dale en *Taalwijzer* (Cockx 1998) ook *van* en *naar* vermelden; in zijn *Prisma van de Voorzetsels* (1997) preciseert Reinsma zelfs: “(in vakjargon) *naar*”. Het kan een detail lijken, maar als je over vertalen en vertalingen spreekt, word

je al meteen met die voorzetselkeuze geconfronteerd. Hoe dan ook, we beschikken nu eindelijk over een Nederlandstalig vademecum en we hoeven ons niet langer te behelpen met her en der samengelezen begrippen of anderstalige bronnen. Dat zo'n eerste editie voor verbetering vatbaar is, geven de vertalers/bewerkers zelf al aan in het Woord vooraf.

Luk Verlonje – Hoger Instituut voor Vertalers en Tolken, Antwerpen

Díaz Cintas, Jorge (2003). *Teoría y práctica de la subtitulación inglés-español*. Barcelona: Ariel. 412 p. & DVD.

It is positively surprising how audiovisual translation (AVT) is finally being recognized as an independent, yet multidisciplinary field in the world of translation studies. It already conquered a market niche in the professional world of translation a long time ago, mostly in Western countries, however, for some time, the academic world seemed to be both somehow reluctant and over-eager to investigate the increasing professional activity in the different areas of AVT (subtitling, dubbing, voice-over, etc.). AVT is probably one of the translation areas that have experienced the fastest and most dramatic growth in the last few years. By now, this growth has yielded a considerable amount of research, the quality and relevance of which has, however, been far from consistent.

Jorge Díaz's book is a valuable new contribution, without any doubt. The author combines long-standing experience as a professional audiovisual translator, with years of serious thought and specialized AVT teaching experience, both at the undergraduate and graduate levels, at his own institution and abroad. *Teoría y práctica de la subtitulación inglés-español* is the result of serious and careful work, and may well become compulsory reading for anyone interested in or working in subtitling, or any other aspect of AVT – translation teaching and training included. This book is a landmark in many senses. *Teoría y práctica de la subtitulación* is the first manual of its kind. The author therefore faced a great challenge, in trying to produce a work that would cover the most basic concepts of AVT, the different modes of AVT, academic, professional and deontological aspects, as well as teaching and training in subtitling, while also offering an insight into current research in the field. He passes the test with flying colours, offering a comprehensive 412-page volume that is divided into five main parts: society and the profession, theory, research, practical exercises, and finally a series of useful appendices, which include a glossary and lists of useful addresses, websites and subtitling companies. As an in-depth monograph on such a major area of AVT as subtitling, the book is much more than a survey of norms and rules, for this is not just a book, it is a multimedia publication, which epitomises (at last) the very concept of AVT, encompassing the writ-

ten word, image and sound. The accompanying DVD with audiovisual clips from different films and dedicated subtitling software to actually practise subtitling, is just a perfect and logical complement to the book itself.

Starting from the most basic definitions and concepts of AVT, the author dedicates the first two chapters of the book to setting out the framework of the translational aspects of AVT, surveying the most important features of dubbing and subtitling, progressively moving on to subtitling, its positive and negative sides, and ending on a discussion of its pedagogical value.

In chapter 3, Díaz Cintas brings together the two fundamental pillars of subtitling, namely, the profession on the one hand, and the teaching and training of subtitling on the other. The chapter is extremely detailed in terms of very up-to-date information on the different stages of the subtitling process and practical yet virtually unknown issues such as copyright, taxation and rates.

Chapter 4 introduces some basic elements of subtitling practice, such as time code, foot, frame, and spotting list, together with a brief comment on the huge effect that the widespread use of computers and specific subtitling software have had and continue to have on the field.

Although the author devotes a large section of the book to theory (chapters 5 to 8), this section is actually particularly practical. It is as good as a manual within the book, a sort of very comprehensive style book which covers almost every aspect a subtitling professional or student needs to be familiar with: spotting lists, master titles, spacing, number of lines and subtitle length, fonts, font colour, timing, orthotypographic conventions, etc. Chapters 7 and 8 deal with more specific translational questions, such as translation strategies in subtitling, the translation of linguistic variations, idioms, songs and cultural references, to name but a few. Practical exercises on the DVD are included to illustrate the different issues.

Díaz Cintas also presents a very interesting review of the research panorama in AVT in Spain and abroad (chapter 9), pointing out the difficulties that researchers in subtitling encounter, and outlining some potential paths for new or further research in the field. The author concludes this part of the book with an extremely interesting proposal for a model for the analysis of subtitles.

The bulk of the practical side of the book (although it is clear that the whole work is practical) is developed in chapter 11, where the author has included more practical exercises using the subtitling software (entitled *Subtitul@m* and developed at the Universidad Autónoma de Barcelona) and the film clips. The exercises are clearly described so that both individual users and students can easily progress from the absolute beginner to the advanced level.

To conclude, this is a long-awaited, carefully crafted piece of work, whose sole defect might be that (not for long, we hope), it is only available in Spanish, which obviously limits its reach. As Roberto Mayoral states in the preface, “One thing you can be sure of, after you’ve read this book, you

will never be able to watch a subtitled film like you used to until now – you will have developed a translational sixth sense”.

Adrián Fuentes Luque – University of Cadiz (Spain), member of the AVANTI research group.

Gillaerts, Paul (red.) (2002). *Talita koem. Genres in Bijbel en vertaling*. Leuven: Acco. 211p.

Het departement Vertalers-Tolken van de Antwerpse Lessius Hogeschool heeft de laatste jaren heel wat expertise verzameld op het gebied van Bijbelvertalingen. Dit bleek nog maar eens ten overvloede bij de voorstelling aldaar van het recentste gelegenheidsnummer van het vaktijdschrift *Filter* (Jaargang 10, nr 3, gastredacteur Frits van der Meij), dat helemaal gewijd is aan het boeiende onderzoeksthema ‘Vertaling van Heilige boeken’, dit naar aanleiding van de nieuwe bijbelvertaling in het Nederlands die in 2004 verschijnt. Voor die gelegenheid werd er op 24 oktober 2003, ook aan dezelfde Hogeschool, een symposium georganiseerd rond dit thema.

Het *Filter*-nummer kan worden gezien als het voorlopige sluitstuk van een drieluik wetenschappelijke publicaties, die elk een bijzonder aspect van de problematiek belichten. Een eerste deel, met als titel *Effata* (red. Paul Gillaerts, Antwerpen, KVH-Antwerpen), verscheen in 2000 en had als invalshoek *Beschouwingen over bijbelvertalingen en stijl*. In wat volgt bespreken we het tweede deel uit de reeks, waarin zes auteurs zich buigen over de vraag naar de betekenis van *het genrebegrip* voor het begrijpen en vertalen van de bijbel.

Ook voor dit volume betekent de aanstaande publicatie van de oecumenische bijbelvertaling (NBV, afkorting voor Nieuwe Bijbelvertaling) de rechtstreekse aanleiding voor een reeks wetenschappelijke bijdragen in de rand van wat wellicht de geschiedenis zal ingaan als een van de grootste vertaalprojecten in het Nederlandse taalgebied. Op een enkele uitzondering na zijn alle auteurs van dit boek trouwens rechtstreeks verbonden met dit enorme ‘Werk in uitvoering’ dat de specialisten al jaren bezig houdt: hetzij als lid van de begeleidingscommissie, hetzij als lid van het Vlaams lezerspanel, hetzij als lid van het coördinatieteam, hetzij als vertaler zelf in het project. Toch is de doelgroep van dit boek ruimer dan louter en alleen de (gespecialiseerde) geïnteresseerde in bijbelvertaling. Juist door de keuze van het framework van de genreproblematiek biedt het boek ook de literatuurwetenschapper een reeks hooggespecialiseerde en dikwijls heel verrassende analyses. Tenslotte is het boek, zoals het kaft duidelijk aangeeft, uiteraard ook bestemd voor ‘aankomende vertalers’ of voor al wie professioneel al dan niet met literaire vertaling bezig is. Voor studenten in opleiding (vertaalkunde, literatuurwetenschap of culturele studies) is *Talita koem* in elk geval een referentiewerk van groot belang.

Deze onmiddellijke bruikbaarheid van de verzamelbundel heeft te maken met een aantal basiskwaliteiten die we nauwgezet in iedere bijdrage terugvinden. Eerst en vooral behoudt elk van de zeven artikels het juiste evenwicht tussen enerzijds het aandeel ‘theoretisch overzicht’ en anderzijds het aandeel ‘toepassing’ op concrete bijbelteksten. Bovendien zorgt iedere auteur, ongetwijfeld na redactionele afspraak hierover, voor een nauwkeurige stand van zaken omtrent het deelaspect in de genreproblematiek dat door hem wordt toegelicht. Daarbij komt nog dat, in de meeste bijdragen, vanuit een vertaalvergelijkend perspectief wordt gewerkt. Dat levert heel wat interessante bladzijden op over de enorme taalverscheidenheid waarmee de bijbelboeken in ons taalgebied functioneren. Heel prettig voor de lezer-wetenschapper is tenslotte dat hij/zij een niet gering aanbod krijgt van toegepaste micro-analyses van bekende of minder bekende bijbelfragmenten.

Tekstbezorger Paul Gillaerts neemt vier stukken voor zijn rekening: de inleidende ‘Verantwoording’ (9-10), het basisartikel over ‘Het genrebegrip in de tekstwetenschap: een stand van zaken’ (11-31), een zijdelingse toelichting (33-34) bij de bijbelillustraties door Jos Speybrouck die in het boek zijn opgenomen, en tenslotte ‘De NBV-vertaling van Psalm 8 vanuit genreperspectief’ (95-127), een artikel dat in feite een toepassing is op bijbelteksten van een van de theoretische modellen die hij in het basisartikel aanhaalt en tot een analyseparadigma verwerkt.

In zijn stand van zaken onderscheidt Gillaerts drie tradities binnen het deelgebied van de tekstwetenschap (aangeduid als *discourse analysis*): de retorische traditie (vanuit Aristoteles en Quintilianus), de literaire traditie (tekstimmanente en functionalistische benaderingen) en de tekstwetenschappelijke oriëntatie vanuit de linguïstiek (New Rhetorics, de Sydneyschool van Halliday, Hasan en Martin, de *English for Specific Purpose* EPS-traditie, voornamelijk Swales). Het is met name deze laatste genre-aanpak die bij Gillaerts de meeste aandacht krijgt. Hij komt dan ook tot een synthese-model waarin de centrale driedeling vanuit de Angelsaksische tekstwetenschap als richtsnoer kan dienen bij het beschrijven van de vertaalproblematiek: tekstuele kenmerken en concentratie op het begrip ‘register’, structuursignalen in de tekst en sociaal-culturele context. Het is via de toepassing van deze driedelige methode dat de auteur wil aantonen hoezeer een tekstwetenschappelijk gefundeerde genrebenadering bij het vertalen van de bijbel ook de exegese kan vernieuwen.

Dit is precies wat er gebeurt bij Gillaerts toepassing van inzichten uit de tekstwetenschap bij de beschrijving van vertaalverschuivingen rond Psalm 8. Zijn doelstelling is het verhelderen van verschillen tussen bijbelvertalingen (voorpublicatie uit NBV, Gerhardt/van der Zeyde, herziene Willibrordvertaling, Groot Nieuws Bijbel, Nederlands Bijbelgenootschap). Op de expliciete vraag of de NBV 2004 zich als een nieuwe vertaling in de traditie kan profileren, formuleert Gillaerts klaar en duidelijk: “Dat blijkt inderdaad het geval te zijn: de NBV-vertaling van psalm 8 is een nieuwe vertaling en onderscheidt zich van alle andere vertalingen door zijn consequent uitgewerkte tekstsoortelijke benadering, waarin recht wordt gedaan aan als

typisch beschouwde poëtische kenmerken (met als belangrijkste het parallelisme), een herkenbare structuur en een meervoudig (liturgisch en individueel-spiritueel) gebruikssituatie. Bovendien onderscheidt de NBV-vertaling zich van andere vertalingen door de aansluiting bij een moderne poëtica en poëzie die het mogelijk maken de meervoudige *Sitz-im-Leben* die het verhaalproject beoogt, ook te realiseren”(123).

Naast psalm en psalmboek komen, in de bijdrage (35-57) van de Leuvense theoloog Frans van Segbroeck, ook voor het brede publiek minder bekende bijbelgenres als de ‘huistafels’ aan bod. Al van bij de aanvang krijgt de lezer een verhelderende definitie: “Enkele malen komen in het Nieuwe Testament – meer bepaald in de briefliteratuur – teksten voor waarin de leden van een familie worden aangesproken, vermaand of opgeroepen tot een bepaalde ethische houding. Het zijn teksten die de ethiek eeuwenlang diepgaand hebben beïnvloed en die in de exegetische literatuur de naam ‘Huistafels’ hebben meegekregen”(35). Van Segbroeck wijst ook op het feit dat naamgeving en aparte herkenning als ‘genre’ van deze gegroepeerde tekstfragmenten in feite dateren van de 20^{ste}-eeuwse Duitse exegeten Dibelius en Weidinger, “scheppers” (45) van het genre ‘huistafel’. Niettemin kunnen we terugvallen op heel wat vergelijkingsmateriaal uit de antieke periode, om dit speciek nieuwtestamenteel subgenre naar taaleigen en culturele functie te waarderen. Als godsdiensthistorische bronnen worden genoemd: de stoïcijnse plichtenleer, de tractaten over het beheer van huis en bezit, de zedenspreuken in de populaire hellenistische briefliteratuur en de joods-hellenistische ‘wijsheidsliteratuur’. Een van de conclusies uit de confrontatie met het beschikbare vergelijkingsmateriaal is alvast, dat er onvoldoende bewijzen zijn om aan te nemen dat er zoiets als een vastafgelijnd genre zou hebben bestaan, dat dan ‘pasklaar’ door de vroeg-christelijke auteurs zou zijn overgenomen. Om een *Gattung* in strikte zin gaat het dus volgens van Segbroeck niet: “liever spreekt men dan ook over een topos, een regelmatig terugkerend geheel van themata” (47). Andere auteurs vinden de eigen kenmerken van de christelijke huistafels zo opvallend en de verschillen met de hellenistische parallelen zo groot, dat ze opteren voor een typisch christelijke schepping. Ook dit kenmerk wordt uitvoerig toegelicht. Vanuit vertaalvergelijkend perspectief wijst de auteur onder meer op de impact van verschillen in de vertaling van het basisidee *hypotassesthai* (‘zich onderwerpen’) in de Griekse grondtekst. Het is namelijk niet eenvoudig om voor dat Griekse woord een Nederlands equivalent te vinden dat tegelijkertijd acceptabel is voor de moderne lezer en toch nog net brontekstgetrouw. Afsluitend situeert de auteur, enigszins als ‘pendant’ van het overzicht van de joods-hellenistische traditie, de juiste betekenis en doorwerking van de huistafels in de christelijke vermaningsliteratuur of *parenese*, waarin precies de band van de volwassen gedoopten met het morele gezag van Christus centraal komt te staan.

In de bijdrage van Henri Bloemen (159-193) wordt nagegaan hoe de (vertaalde) *Apocalyps als genre* kan worden bekeken. Dit gebeurt volgens een dubbel opzet. Het eerste deel van de bijdrage handelt breed genomen

over de rol van genres in de tekstconstitutie. Daarbij gaat de auteur uit van de paradox, die zegt dat de afwijking van een tekst tegenover de krijtlijnen van een genre even wezenlijk is als de overeenstemming ermee. In niet altijd makkelijk te volgen bewoordingen traceert Bloemen een rijk filosofisch denkkader waarin nagedacht wordt over tekstidentiteit. Centraal in zijn betoog staat de discussie van het genrevraagstuk bij Derrida en meer bepaald de vraag naar de manier waarop een tekst zijn ‘participatie aan een genre’ ‘markeert’ via een *trek* (*un trait* bij Derrida) of de wijze waarop vele genres aan één tekst participeren. Deze vraagstelling wordt vervolgens geconfronteerd met de groeiende belangstelling voor genreproblematiek bij recente vertaalwetenschappers (Reiss, Newmark en House). Op basis van de paradigmastudie van Collins en de cultuurhistorische analyse van Taubes levert Bloemen tenslotte een vrij uitgebreid beschrijfsmodel voor de Apocalyps als genre af. Deze dubbele beschrijving (schematisch én historisch-inhoudelijk-interpretatief) van de Apocalyps wordt tenslotte afgerond met de oorspronkelijke vraag naar de afwijking van de Griekse brontekst, naar zijn fundamentele originaliteit en individualiteit. Tegenover de tendens om via genresituering of (wat hij noemt ‘tekstsoortelijke’) vertaling de tekst te ‘vatten’ (en dus te banaliseren), houdt Bloemen een pleidooi voor een vertaling die de toegankelijkheid van de tekst redt (188) door een vervreemdingseffect. Op die manier blijft *Openbaring* een tekst die precies gaat over “het deksel of het bedekkende van iets afnemen” (ibidem). En daarmee zijn we beland bij het woord *Apocalyps* (‘apokalupto’) als metafoor voor de hele vertaalproblematiek op zich.

Metaforen en genres in de Bijbel komen expliciet aan bod bij de volgende twee auteurs. Philip Vermoortel (59-93) bespreekt *het genre van de parabel* als de vrij zeldzame maar heel dikwijls duistere authentieke woorden en beelden van Jezus in het Nieuwe Testament. De metaforische benadering van de parabel kwam er als reactie op de onvrede die blijft na kennisname van de visie die dit bijbelgenre louter opvat als een retorisch wapen (van Jezus) om via een zeker schokeffect de toehoorder tot luisteren aan te zetten, zoniet de tegenstander (in casu heel dikwijls de Farizeeën) tot inzicht of inkeer te brengen. Deze retorische lectuur had definitief zijn intrede gedaan met de 19^{de}-eeuwse Duitse exegeet Jülicher, die hiermee op zijn beurt reageerde tegen de visie op de parabel als louter allegorische tekst, een stellingname die bijna de hele traditie tot aan de 18^{de} eeuw heeft gedomineerd. Bij deze klassieke allegorische lectuur werd telkens weer de speurtocht ingezet naar een hele reeks veronderstelde overeenkomsten tussen enerzijds de bewuste codetaal in Jezus’ woorden en anderzijds een volledig netwerk van referenties naar bestaande werkelijkheid die hierachter zou liggen. Met Jülicher en het bijkomende onderzoek naar het joods-rabbijnse gebruik van parabels ontstaat, onder meer op grond van Aristoteles’ tekstcategorieën, een opdeling in soorten parabels (gelijkenis, parabel in enge zin, exemplerverhaal) naast een meer beperkende aflijning van één overwegende *tertium comparationis* tussen beeld en referent, bijvoorbeeld het paradijs of de impact van het woord Gods. Als reactie tegen het risico van een dergelijke,

veeleer reductionistische visie, ontstond vrij vlug, te meer op instigatie van de *Nieuwe hermeneutiek* (Fuchs, Jüngel) een poging om ‘de onuitputtelijkheid’ (73) van de brontekst in de analyse te behouden. Net als de metafoor gaat ook de parabel inderdaad steeds nieuwe betekenissen creëren. Niettemin constateert Vermoortel als resultaat van deze metaforische benadering opnieuw een ‘nieuwe onvrede’ (77): we kunnen de parabels blijven interpreteren. Net als bij de andere auteurs worden de theoretische standpunten getoest aan een concrete micro-analyse, in dit geval de verschillende interpretatiemodellen van de parabel van de onrechtvaardige rentmeester (Lc, 16: 1-15).

Ook Frits van der Meij (129-158) vertrekt van de hypothese (dit keer gebaseerd op Northrop Frye) dat *de metafoor* “het centrale taalvehikel van de bijbel” is (131). Dit heeft automatisch zijn weerslag op de vertaling: “het is deze potentiële meerduidigheid die de kracht uitmaakt van elke metafoor. Het is dus zaak in vertaling de metafoor zoveel mogelijk te handhaven, omdat zonder metaforen de interpretatieve mogelijkheden van de tekst geweld wordt aangedaan” (ibidem). Juist hierdoor hebben ‘letterlijke’ vertalingen als de King James-versie, de Statenvertaling en Buber-Rosenzweig zo’n langdurig succes bij de lezer: “door hun letterlijkheid behouden ze de metaforen van de bijbel, en daardoor de meerduidigheid en de interpretatieve ruimte, zo goed mogelijk” (133). In feite behouden deze vertalingen de typisch literaire kenmerken van de brontekst: metaforiciteit, gemarkeerd taalgebruik, gevoeligheid voor de vele genres, elk met hun eigen wetmatigheden. Vooral dit laatste is een veeleer recent gegeven dat we dankbaar op de vertalingen kunnen toepassen. Aansluitend onderzoekt van der Meij de toegenomen aandacht voor de metafoor en de genreonderscheidingen aan de hand van twee interessante voorbeelden: de vertaling van Ezechiël 16 en het boek Ruth in de “oudere en kolometrische vertalingen” tegenover de “moderne vertalingen” (154).

Interessant in deze bundel is dat precies de *bijbelvertaling als tekstsoort* wordt toegelicht (195-210). Zo ontstaat een metaniveau dat de kwaliteit van de analyses extra ten goede komt. Nog boeiender wordt het, wanneer de auteur, Lourens de Vries, niet uitsluitend de traditionele westerse doelcultuur onder de aandacht brengt, maar zijn bijdrage wijdt aan een stimulerende confrontatie tussen de specifieke ‘skopos’ van bij voorbeeld de Statenvertaling en de vrij radicale functies van bijbelvertalingen als nieuw want *geschreven genre* binnen de context van schriftloze taalgemeenschappen van Nieuw-Guinea. Ook De Vries gebruikt voor zijn toepassing een theoretisch referentiekader, namelijk het begrip *genre* zoals dat in navolging van Bakhtin door Foley wordt gehanteerd: “genres zijn tot op grote hoogte iets buiten de tekst: het zijn interpretatieschema’s binnen institutionele en culturele omgevingen” (197). De Vries stelt, voor het goede begrip van het functioneren van een verschillende vertaling in de westerse en niet-westerse doelcultuur, dus een combinatie voor van antropologische taalkunde en bijbelwetenschap. Hij komt tot de constatactie dat bijbelvertalingen een eigen genredynamiek hebben. Zo komt de lezer achter de historische en culturele

inbedding van genres in hun respectieve institutionele omgeving. Daarbij gaat de auteur dieper in op enkele essentiële deelaspecten van vertalen in algemene zin: a) de bemiddelende functie van secundaire genres ('secundair' omwille van hun plaats binnen 'secundaire tekstsoorten' zoals vertalingen); b) het probleem van de selectiviteit van vertalingen en c) het probleem van de 'onderbepaaldheid' van vertalingen. Als concrete voorbeelden gebruikt De Vries de uitheemse vertaling van 'Elohim' in *Genesis* 1 en de hogere prioriteit die in de Statenbijbel aan het syntactische aspect werd gegeven, eerder dan aan het genreaspect.

Talita koem is een bundel wetenschappelijke bijdragen die in elk geval tot debat aanzet. Zo blijven voor mij nog de volgende vragen open: moet er dan geen systematisch onderscheid worden gemaakt tussen Oud en Nieuw Testament of moeten we de bijbel als een geheel van genres zien over de verschillende brontalen heen? Ook het begrip literatuur wordt op enkele plaatsen tamelijk dogmatisch aangewend: wat is "opsmukken en verliteraturen"? (Gillaerts 98); als psalmen geen belletrie zijn, hoe verhoudt 'belletrie' zich dan tot de rest van dé literatuur? (Gillaerts 104); wat is dan wel bij Van der Meij "literatuur in engere zin" (133) en hoe kunnen we de volgende stelling zomaar aannemen: "Zo verwijst de bijbel niet slechts naar de werkelijkheid, maar ze constitueert die" (ibidem)? Bovendien zijn de auteurs het niet altijd eens of hun studieobject eerder als tekstsoort, dan wel als genre, zoniet als topos moet worden gezien. Ook lijkt het dat impliciet vele subgenres worden belicht zonder dat de bovenstructuur wordt geanalyseerd: zo bijvoorbeeld de huistafels binnen de (paulinische) briefliteratuur. Jammer ook dat Vermoortel in zijn glasheldere synthese van de parabelinterpretatie nergens over vertaalkwesties spreekt. Elders worden juist bij vertaalbeschrijvingen subcategorieën gehanteerd die niet altijd duidelijk zijn: wat is bijvoorbeeld een 'professorenvertaling'? (Gillaerts 119). Klopt het wel wat Bloemen beweert, dat de recente vertaalwetenschap zich in hoofdzaak laat inspireren door bevindingen uit de pragmatische tekstlinguïstiek? Tenslotte nog iets over de buitentextuele illustraties: dat aan het 'genre' van het bijbelse beeldverhaal slechts een anderhalf kantje wordt besteed is een gemiste kans. Dat de tekeningen van Speybrouck mij eerder suikerzoet en clichébevestigend overkomen, zal dan wel weer met persoonlijke smaak te maken hebben. Maar de kinderlijk ogende cover van het boek staat in scherp contrast met de wetenschappelijke draagwijdte van de analyses die het bevat.

Laten we in elk geval hopen dat er, mede naar aanleiding van het verschijnen van de langverwachte Nieuwe Bijbelvertaling, vanuit de sterk uitgebouwde expertise van de Lessius Hogeschool nog meer boeken met even belangrijke essays verschijnen.

Philiep Bossier – Rijksuniversiteit, Groningen

Laurian, A.-M. (éd.) (2003). *La langue libérée. Etudes de socio-lexicologie*. Bern: Peter Lang. 244 p.

Le titre du recueil édité par A.-M. Laurian, *La langue libérée*, intrigue d'emblée: il suppose qu'une langue comme une personne puisse subir une privation de liberté et, suite à des événements favorables, accéder à nouveau à un statut démocratique. Bouleversant régimes politiques et esprits, l'émergence d'un nouveau découpage géopolitique à la fin du XX^e siècle ne pouvait laisser indifférents ni les sociolinguistes, ni les spécialistes du discours, ni les lexicologues.

Les ex-pays de l'Est représentent sur ce point un champ d'observation particulièrement riche. C'est ainsi que plusieurs auteurs, réunis par l'éditrice, analysent le discours politique pratiqué dans les Pays Baltes après l'acquisition de l'indépendance. Affranchie de l'emprisonnement idéologique, la presse se tourne vers les domaines occultés autrefois: l'économie de marché, les croyances et la religion, les thèmes susceptibles de faire sensation. Il n'est pas étonnant que ce soient les emprunts à l'anglais qui dominent les vocabulaires actuellement (anglicismes ou américanismes? Difficile à préciser. La question est rarement soulevée par les linguistes étudiant cette sorte d'influence).

La même tendance "anglophile" (ou anglolâtre?) s'observe dans la littérature bulgare et M. Vrinat-Nikolov ("La langue bulgare du post-communisme: des chaînes de l'idéologie aux tentations de l'économie") va jusqu'à affirmer que le bulgare perd de sa liberté à force d'emprunter à l'anglais. Entrée à son tour dans une "globalisation linguistique", cette langue est menacée d'une aliénation qui pourrait s'avérer plus dangereuse que le totalitarisme rejeté. On a envie de demander à quand une "fast language" instantanée et jetable, basée sur le lexique slave.

Par ailleurs s'il faut croire L. Kastler ("Les mots perdus et les sens retrouvés: à propos de récents changements lexicaux et discursifs en russe"), "la conscience linguistique russe" – on aimerait bien en avoir une définition – se tourne seulement maintenant et "peu à peu" vers la liberté. Voici une des preuves de cette lenteur: des appellatifs *damy* et *gospoda* (Mesdames/Messieurs) "ont regagné la sphère officielle ainsi que le domaine des adresses publiques, mais ils n'ont pas encore retrouvé un usage général comme, par exemple, en France". Fallait-il donc s'attendre à ce que la Russie en 10-15 années de "liberté retrouvée" alignât son système lexical sur le système français? On peut se rappeler à ce propos qu'en 1992 déjà, D. Haudressy affirmait dans la préface de son dictionnaire *Les mutations de la langue russe* que cette langue "s'est trouvée, de façon fulgurante et spectaculaire, à la fois modernisée et restaurée". En Russie comme ailleurs, quand l'histoire agit, la langue réagit.

Si le volet des ex-pays de l'Est représente une logique interne, d'autres articles forment un ensemble plutôt disparate traitant tantôt de la démocratisation de phénomènes langagiers (comme ceux consacrés à l'analyse discursive en Turquie ou en Corée du Nord), tantôt de l'asservissement de la

langue et du renforcement de la censure (A. Edema, “La disputatio dans le vocabulaire politique du Congo Kinshasa”), tantôt des changements apportés par notre époque au langage scientifique (A. Olivares Pardo, “Comment ça va Dolly? Les avatars du discours de vulgarisation scientifique”).

On peut déplorer quelques lacunes typographiques, comme par exemple l’absence de la lettre *Â* dans certaines citations en russe (pp. 86-87). Plus grave cependant est l’erreur dans l’article “La langue bulgare du post-communisme: des chaînes de l’idéologie aux tentations de l’économie” (p. 230) où les années ont remplacé les siècles dans “cinq ans d’occupation ottomane”.

Je ne peux que recommander ce recueil intéressant et bien documenté au style aisé – j’oserais dire en “français libéré”.

Nadia Zhirovova – Hoger Instituut voor Vertalers en Tolken, Antwerpen

Masiello, Francine (2001). *El arte de la transición*. Buenos Aires: Norma. 438 p.

Frente a varios volúmenes colectivos que reúnen artículos bastante dispares sobre las décadas del ochenta y del noventa en el Cono Sur, el ambicioso estudio de Francine Masiello (Berkeley University), *El arte de la transición*, ofrece un panorama unificado de las culturas posdictatoriales argentina y chilena, regido por una visión muy personal de la cultura y su horizonte tanto político como ético. Masiello vincula el potencial político que las literaturas argentina y chilena han vuelto a cobrar en el contexto de la posdictadura de los noventa con otro rasgo digno de mencionar: la recuperación de un interés por el género sexual (*gender*) “que trasciende las aspiraciones de la primera ola feminista” (Masiello 2001: 25). Tanto por su amplitud de miras (Masiello abarca el período de la posdictadura conjuntamente en Argentina y Chile, y no sólo comenta la literatura sino también las artes visuales y el cine) como por la envidiable familiaridad con el Cono Sur que transluce en sus análisis, la autora ha escrito un estudio que rebasa los marcos tradicionales. En una revista de traducción hace falta destacar, asimismo, el papel fundamental y renovador que Masiello asigna a la práctica de la traducción.

El libro se articula en torno a algunas imágenes centrales, como ‘máscara’, ‘mapa’ y ‘mercado’, que permiten cartografiar las nuevas relaciones entre el género y el mercado, los cuerpos femeninos y la ficción, las identidades nacionales y la globalización. A partir de la ‘máscara’, Masiello desarrolla la polémica sobre la autenticidad y la copia, que se refleja en la dicotomía entre experiencia y representación, uno de los ejes centrales del libro. Comenta la paradoja de que en el mundo de proyecto neoliberal (de los regímenes posdictatoriales), de aparente neutralidad en el plano político-social, la literatura y el arte en cambio cultivan la contradicción: “Los textos

culturales interrumpen el fluir confortable de los regímenes posdictatoriales, que suelen ser tan proclives a la ‘cuenta de la diferencia’ y sin embargo, se mantienen tan indiferentes con respecto a la profundidad de la experiencia” (16), motivo por el cual el ‘arte de la transición’ se muestra ágil y provocador. Señala la sustitución de la categoría de ‘clase social’, como encarnación de lo popular en los debates intelectuales, por la del género sexual (*gender*), metáfora de las luchas identitarias de la posdictadura. Ahora que el pensamiento utópico ha entrado en crisis, ha emergido otro concepto que actúa como enlace entre la teoría y las estéticas, un concepto ambiguo donde los haya, ya que puede expresar tanto la gratificación inmediata que se espera de la ciudadanía en una sociedad capitalista (recuperación identitaria llevada a cabo en el simulacro) como el constante rechazo a cualquier categoría absoluta de identidad (poder corrosivo del género).

El término ‘mapa’ también ayuda a plasmar las conceptualizaciones artísticas y políticas de la posdictadura. Masiello denuncia el espectáculo de la diferencia como síntoma del mercado, al tiempo que insiste en el potencial del feminismo latinoamericano para articular una crisis de representación, tanto en los paradigmas metropolitanos de la teoría posmoderna como en los proyectos neoliberales de democratización en América Latina. Mediante el estudio de las características de dos revistas feministas en Argentina y Chile, dirigidas por norteamericanas, y mediante el análisis de dos variantes de la escritura femenina de ficción – el fenómeno del *bestseller* latinoamericano escrito por mujeres y la práctica vanguardista –, llega a la conclusión de que, en todos los casos, se impugna, a veces paradójicamente, el dominio del Norte, ya que la producción del Sur ha logrado intervenir en el reparto de identidades fijas establecidas por los patrones angloamericanos, y ha contribuido a la subversión del mercado.

Los capítulos sobre ‘mercados’ investigan la forma en que el género sexual, tal como se manifiesta en las culturas de América Latina, circula. Concretamente, llaman la atención los modos en que éste se filtra y se modifica por medio de la traducción, que propone una alternativa epistemológica para la autorrepresentación. Masiello señala asimismo la creación de un eje Este/Oeste, que contrasta con el imaginario establecido por el eje Norte/Sur que tradicionalmente había organizado el mapa cultural argentino. En la Argentina de ahora, el Oriente y la tendencia ‘orientalista’ entre los escritores permiten explicar las complejidades multilingüísticas y el nomadismo interno de la nación. La autora subraya asimismo la importancia de la traducción en y de la poesía argentina escrita por mujeres, que conoce un auge extraordinario, probablemente porque la radicalidad poética implica ir a contrapelo de la instrumentalidad de la cultura que tanto pide el Estado neoliberal. Se trata de una poética que se rebela contra pragmatismo, heroísmo y confesionalismo, y en la que la traducción se comporta como herramienta privilegiada a la hora de poner en tela de juicio el estatuto del conocimiento y de la tradición heredada.

Finalmente, cabe observar que Masiello no se resigna sino que continúa reivindicando, a estas alturas, la posibilidad del compromiso político

desde la palabra escrita. Su libro estimula al lector, en la medida en que abre una perspectiva esperanzadora al abogar por una poética de la complicidad, por un pacto que supere el escepticismo vigente del actual intelectual apocalíptico y nostálgico. A su modo de ver, urge repensar el quehacer del intelectual en términos de ‘agente creador’.

Ilse Logie – Hoger Instituut voor Vertalers en Tolken, Antwerpen

Oustinoff, Michaël (2003). *La traduction*. Paris: PUF ‘Que sais-je’ n° 3688. 127 p.

De ‘Que sais-je’-reeks bij de Parijse uitgever *Presses Universitaires de France* staat bekend voor zijn kleine, handige mini-encyclopedietjes die vooral in het onderwijs aan bod komen als pasklare, op maat gesneden *reference books* van nooit meer dan 150 pagina’s, ideaal voor wie aan het begin van een onderzoek staat. Het totale aanbod van deze kleine volumes is intussen overweldigend en nadert stilaan de 4000. Een leemte is sedert november 2003 opgevuld: een ‘Que sais-je’ specifiek gewijd aan ‘vertaling’.

Met de opvallend algemene titel *La traduction* slaagt Michaël Oustinoff, docent aan de Université Paris-III (Sorbonne Nouvelle) erin zowel een heel breed spectrum voor ogen te houden als in te gaan op meer specialistische vragen van de vertaalwetenschap en -geschiedenis. Ondanks de nadelen die dit meteen meebrengt, is het in elk geval een *tour de force* om in zo’n kort bestek een grote hoeveelheid informatie mee te geven, in te spelen op de recente ontwikkelingen en daarbij toch niet in oppervlakkigheden te vervallen.

Wat zeker positief is aan het boekje van Oustinoff, is precies dit inspe- len op de hedendaagse rol in de moderne, hoogtechnologische maatschappij van alles wat met vertalen in de brede zin te maken heeft. Zo stipt de auteur op verschillende plaatsen de volgende thema’s aan: globalisering, informatisering en vertaling; media en maatschappij; automatisch vertalen; politieke impact van een overheersende taal, dominante talen en culturele verscheidenheid.

Even positief zijn de overzichtelijke structuur en de vlotte, logische overgangen tussen de zes hoofdstukken. Het boek herschikt de al zo dikwijls besproken vertaalproblematiek namelijk op de volgende manier: 1) Diversité des langues, universalité de la traduction; 2) Histoire de la traduction; 3) Théories de la traduction; 4) Les opérations de la traduction; 5) Traduction et interprétation; 6) Les signes de la traduction. Zoals blijkt is er ook aandacht voor het tolken als apart gegeven.

Een bijkomend voordeel is de praktische gerichtheid van de inhoud. Zo pleit de auteur in zijn besluit voor de integratie van vertaling niet alleen in het hoger maar ook in het secundair onderwijs, en dit met de bedoeling

om het bewustzijn voor interculturele contacten van de wereldburgers die we allemaal zijn van jongs af aan aan te scherpen. Heel Frans is ook het pleidooi voor *l'exception culturelle*, het behoud van de culturele verscheidenheid, tegen de tendens in om alles, ook de meest individuele artistieke prestaties, aan de economische wetten van de *global village* te onderwerpen.

Een van de hoofdbekommernissen van de auteur is de niet-specialist ervan te overtuigen dat vertalen meer is dan het louter linguïstisch overzetten van de ene taal in de andere. Dat doet hij door het brengen van een boeiend verhaal, waarin zowel de rijkdom van de vertaalgeschiedenis als de rijkdom van de vertaalproblematiek wordt uitgelegd, en door er van meet af aan op te wijzen dat vertalen als cognitief proces *al binnen iedere taal afzonderlijk* aanwezig is – denken we maar aan het herformuleren, het synthetiseren, het zoeken naar synoniemen.

Met *La traduction* ligt een uitstekend werkinstrument op tafel. Voor de beginnende vertaler die de achtergrond wil begrijpen van waar hij mee bezig is, voor de student aan de letterenfaculteit of de vertaalopleiding, maar ook voor de professioneel die in deze materie graag eens de belangrijkste zaken op een rijtje wil zien, zonder het slachtoffer te willen zijn van een reducerende visie. Een selectieve bibliografie, met verwijzing naar vaktijdschriften en websites van professionele organisaties, sluit het volume op een gepaste manier af.

Philiep Bossier – Rijksuniversiteit, Groningen